

Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes. Sous la direction de FRANCK ESTELMANN, SARGA MOUSSA et FRIEDRICH WOLZETTEL. Paris, PUPS, 2012. Un vol. de 318 p.

La préface de Franck Estelmann et Friedrich Wolfzettel, qui présente l'ensemble des contributions, met notamment l'accent sur le rôle joué au XIX^e siècle par l'autobiographie, genre « favorable aux écrivaines » et, par conséquent, au développement du récit de voyage au féminin, mais qui « impliquait en même temps des interdits importants. » Les directeurs de l'ouvrage soulignent entre autres une question fondamentale pour l'ouvrage et pour les *gender studies* en général, à savoir celle « de savoir si la catégorie du féminin est capable de rendre compte du problème très complexe de la construction identitaire dans le corpus des textes concernés. »

L'ouvrage s'ouvre ensuite à proprement parler sur un article de Friedrich Wolfzettel, « Récit de voyage et écriture féminine ». Selon l'auteur, le « problème de la marginalisation de la femme dans la pratique du voyage et dans la pratique littéraire du récit de voyage » pourrait expliquer le fait que la voyageuse « transforme son rôle somme toute inférieur et problématique en un rôle supérieur de voyageuse consciente d'elle-même ». Finalement, c'est ce « léger "écart" provoqué par une prise de conscience féminine qui est susceptible de conférer au voyage féminin tout son intérêt ». Analysant des exemples de « solidarité liée à une intimité qui [...] n'est accessible qu'à la femme », Friedrich Wolfzettel constate notamment combien « le récit de voyage au féminin tourne à l'enquête sur la condition de la femme ». Il suggère également que l'on peut considérer « la femme voyageuse comme la représentante symbolique d'une philosophie de l'histoire en marche. » Enfin, s'interrogeant sur le lien possible « entre la perspective sociale féminine et la vision de la nature », l'auteur, abordant la question « de la sexuation de l'esthétique », émet la suggestion d'une « règle de complémentarité sexuelle : si le récit de voyage au féminin est surtout caractérisé par l'amour du sublime et une esthétique masculine, le récit de voyage masculin, par contre, préfère les effets pittoresques et leurs connotations féminines. »

Première partie : la construction de soi.

Roland Le Huenen, dans « Parler de soi par ricochet : le voyage au féminin ou l'impossible autobiographie (Georges Sand, Flora Tristan, Léonie d'Aunet) », analyse trois récits de voyage : *Lettres d'un voyageur*, *Pérégrinations d'une paria* et *Voyage d'une femme au Spitzberg*. Partant du constat selon lequel la crise identitaire innerve ces trois « récits de voyage autobiographiques », il postule le fait qu'un travail de réélaboration de soi, propre à l'autobiographie, les traverse, faisant émerger « un autre soi-même libre et créateur, auteur responsable de son propre destin », selon une triple stratégie : fictionnalisation du réel chez Sand, « militantisme autobiographique » chez Tristan, qui accumule des descriptions minutieuses ; enfin le récit de Léonie d'Aunet, insistant sur le caractère éprouvant du voyage et la force d'âme de la jeune femme, viendrait « produire une image de soi que l'on juge plus authentique et apte à conjurer une ancienne perception estimée blessante ».

Dans l'article qui suit, « Le travestissement narratif dans les écrits d'Isabelle Eberhardt », Merete Stistrup Jensen s'intéresse aux diverses voix qui traversent les textes d'Isabelle Eberhardt, laquelle avait pour habitude de vivre travestie en homme, en Algérie, son pays d'adoption, notamment. Dans la correspondance, la critique souligne l'emploi du *je* masculin pour se référer à la vie publique et du *je* féminin pour la vie privée. Elle relève ensuite une voix androgyne dans les textes journalistiques, évoluant vers un *nous* collectif dans ses reportages. Dans les fictions, Merete Stistrup Jensen constate à la fois « l'assimilation du modèle masculin » et l'usage d'un point de vue glissant, donnant accès à l'intériorité de femmes souvent marginalisées. Le motif récurrent de la femme abandonnée viendrait manifester le

lien entre l'entrée dans l'écriture et le deuil de l'identité féminine incompatible avec la création, tandis que les fluctuations autour de l'instance narrative paraissent recouper l'ambivalence inhérente au travestissement, « source de libération, mais aussi d'aliénation psychique et sociale ».

Vient ensuite le travail d'Isabelle Mons, « Du discours de l'autre au moi dissocié. Écrire le voyage chez Lou Andreas-Salomé et Isabelle Eberhardt ». Si pour Lou Andréas-Salomé, d'origine russe, l'exil de vingt ans mène à une « réconciliation de la femme-écrivain avec elle-même », au contraire Isabelle Eberhardt, en adoptant l'orient et une identité masculine, connaît un vrai « déplacement identitaire », occasion d'une rencontre « empathique avec l'Autre ». Isabelle Mons suggère également la présence de la figure du Père absent ou disparu au fondement du désir de ces deux voyageuses, qui n'ont pu se construire en tant que femmes sous le regard paternel. Elle conclut sur l'« ajournement » du féminin chez les deux voyageuses, occasion d'une « redéfinition du rapport entre les sexes », ainsi que sur leur capacité à rencontrer véritablement l'autre.

Dans « Voyage en couple et déguisement masculin : Jane Dieulafoy (1851-1916), Natascha Ueckmann s'interroge sur le rôle joué par les femmes dans « une histoire dominée par les hommes ». Épouse de Marcel Dieulafoy, fasciné par l'Orient, Jane l'accompagne dans nombre de ses expéditions scientifiques et retrace ces expéditions à visée archéologique dans la revue *Le Tour du Monde*. Ayant fait le choix de s'habiller en homme, elle s'assure ainsi « commodité », « égalité formelle » et « confort social et économique immédiat », tout en n'entretenant aucune revendication féministe, y compris dans une écriture qui emploie le « nous » à la place du « je ». En même temps, sa condition féminine lui permet d'avoir accès aux harems, sur lesquels elle porte, dans ses récits de voyage, un regard critique marqué par l'ethnocentrisme. Au-delà de la liberté que lui procure sa « mascarade », occasionnant un « affranchissement des rôles », l'auteure conclut davantage dans le cas de Jane Dieulafoy, sur « la part de complicité des femmes dans les aspirations hégémoniques européennes » que sur une conquête d'émancipation.

Dans « 'A lady in camp' : Nationalisme, différence sexuelle et autorité énonciative dans *India observed 1837-1854*, de Honoria Lawrence », Frédéric Regard s'intéresse à la figure de Honoria Lawrence, Irlandaise, épouse de Henry Lawrence, et à la manière dont se (re)définit l'identité nationale et individuelle dans sa rencontre avec l'Inde et notamment au sein des « zones de contact ». L'auteur observe conjointement combien la voyageuse se fait porte-parole de l'idéologie dominante dans son journal, tout en affirmant une liberté et une autorité permises par le déplacement géographique, mais liées au sentiment d'une « identité nationale transcendant les différences sexuelles. » Cette autorité la conduit d'abord à légitimer la politique colonialiste menée par les Britanniques. Une prise de distance progressive, une meilleure connaissance de l'autre et du terrain l'amènent peu à peu à faire de son journal une véritable œuvre dramaturgique qui « dessine les contours imaginaires d'une autre communauté nationale » et grâce à des « choix énonciatifs stratégiques », notamment le passage par la comédie de mœurs, brouille la répartition attendue des rôles et des positions sociales et culturelles.

Deuxième partie. Genre et altérité.

Le premier article s'intitule « Paris dans les œuvres non-fictionnelles d'auteures allemandes autour de 1848 (Ida Kohl, Fanny Lewald, Sophie Leo...) ». Gerhard R. Kaiser analyse la manière dont ces auteures s'approprient « un important champ discursif dominé par les hommes à un moment où celui-ci n'est plus au centre de l'intérêt public ». Le pourcentage élevé d'auteurs d'origine aristocratique est relié à l'impact des femmes de lettres allemandes du XIX^e siècle appartenant à la noblesse et ayant contribué à « la disparition de la différence de niveau entre la création littéraire féminine et la création littéraire masculine ». Malgré la force de la rivalité franco-allemande, on ne trouve dans ces écrits que peu de revendications

nationalistes et bien plutôt « une image extrêmement positive de la capitale française ». Chaque femme auteur propose une mise en scène de soi d'où émergent des images de soi variées contribuant à la construction de l'identité féminine. Gerhard R. Kaiser souligne enfin que pour être soudaine dans ce champ littéraire, l'apparition de femmes n'en est pas moins gage de qualité et égale dans certains cas les « meilleures productions de leurs collègues de sexe masculin de l'époque ».

Vient ensuite l'article d'Irmgard Scheitler, « Regard limité ou perspicacité féminine ? Voyageuses germanophones en Grèce ». Irmgard Scheitler souligne que les voyageuses britanniques entre le XVIII^e et le XIX^e siècles furent bien plus nombreuses que les Allemandes en Grèce, fait qu'elle relie à « la différence de conventions liées au sexe et aussi [à] la différence entre le niveau d'éducation des femmes allemandes et anglaises ». Elle oppose l'absence de curiosité des femmes ayant transité par la Grèce à l'intérêt historique de témoignages de femmes établies dans le pays, mais à qui manquent malgré tout les « connaissances géographiques, historiques et artistiques qui seraient au moins comparables avec celles de leurs collègues masculins ». Dans ce panorama, Marie Espérance Von Schwartz, écrivaine de langue allemande née en Angleterre et ayant gardé la nationalité anglaise, apparaît comme une exception.

Dans « Le regard féminin d'Annemarie Schwarzenbach sur l'orient » Patricia Almarcegui Elduayen indique que pour Schwarzenbach « la narration est un voyage » et la « mélancolie [...] une des conditions du voyage ». Elle se place « dans une condition autre » face aux hommes mais également aux femmes d'Orient, par sa manière de voyager. En outre, dans ses écrits elle « abolit les divisions entre hommes et femmes ». Patricia Almarcegui Elduayen conclut sur la défense par la voyageuse d'une « esthétique féminine » s'accompagnant d'une « prise de conscience de son identité féminine », mais capable d'« intégrer le voyage dans le mouvement de l'écriture », caractéristique essentiellement masculine.

Cette partie se conclut sur un bel article de Christine Planté, « Le féminin à l'épreuve des altérités dans *Les pérégrinations d'une paria* de Flora Tristan et *Un hiver à Majorque* de Georges Sand ». L'auteure entend soumettre à examen critique la notion de féminin et pour ce faire « situer chaque femme, chaque écriture, au croisement d'une série de déterminations ». Elle souligne de ce fait combien la différence de traitement réservée par les deux voyageuses aux thèmes développés (le sujet voyageur, les femmes, les langues, les animaux rencontrés) nécessite la reconnaissance du caractère « arbitraire » de l'« expérience féminine ». Attirant l'attention sur l'importance de « la médiation du féminin comme construction, et le nécessaire détour par le regard des autres et son intériorisation », elle conclut sur deux modes bien distincts, chez Flora Tristan et Georges Sand, de construction de soi en lien avec le féminin et le regard de l'autre, expliquant l'opposition entre les deux voix et points de vue (« conscience d'une solidarité des vivants » d'un côté, « point de vue universel » de l'autre).

Troisième partie : Formes du voyage et possibles narratifs.

Dans « Sciences du voyage : le discours scientifique à l'épreuve des genres », Bénédicte Monicat s'intéresse à Isabelle Massieu et Louise Bourbonnaud, membres de sociétés de géographie. Chez la première, Bénédicte Monicat insiste sur la « tension entre l'affirmation d'un savoir et la légitimation d'une expérience qui fait de la science un outil du pouvoir collectif ». Ainsi « la connaissance ne constitue pas l'armature des textes » tandis que « le moteur du récit devient la justification nationaliste ». Chez la seconde, Bénédicte Monicat souligne en revanche « la volonté d'ancrage factuel » présente « dans l'usage qu'elle fait des cartes, photos et de la citation qui confère à tant de récits de voyage une autorité scientifique légitime en les associant à un projet collectif ». Chez les deux voyageuses, le projet « est un projet colonialiste s'appuyant sur l'autorité qui lui est conférée en tant qu'instance féminine. » La chercheuse conclut notamment sur le fait que « l'identité de l'exploratrice fonctionne sur

le mode d'une intégration politique dont les difficultés et la complexité demeurent pertinentes aujourd'hui ».

L'article suivant, de Franck Estelmann, a pour titre « Égypte savante, Égypte pittoresque : parcours d'un couple en voyage à l'époque romantique (Wolfradine et Heinrich de Minutoli) ». Contrairement à la facture du récit du voyage en Égypte publié par Heinrich en 1924, marquée par une érudition débordante, celle de Wolfradine « porte les traces de la tradition pittoresque » et, ainsi, « s'éloigne du récit grave et objectivant de son mari, soulignant ainsi le caractère sexué de son écriture ». Franck Estelmann conclut sur le fait que « le passage à l'écriture par l'épouse signale irrévocablement l'« émergence de la femme sujet » qui « trouve sous le masque de la rhétorique féminine et par le biais de l'exotisme romantique un moyen propre d'écrire son voyage ».

Dans « L'Égypte en groupe, en couple ou en solitaire. Trois modalités du voyage au féminin au XIX^e siècle (S. Voilquin, V. de Gasparin et L. Duff-Gordon) », Sarga Moussa s'interroge sur le regard porté par ces femmes sur l'Égypte des années 1830 à 1860 et sur leur contribution à « un processus d'autonomisation des femmes par le récit de voyage ». Dans les écrits de la première, qui porte un regard plutôt critique sur les femmes et le harem, Sarga Moussa voit « l'occasion d'une affirmation de soi et d'une prise de distance face à l'autorité masculine ». Chez la seconde, la revendication de « sincérité » la conduit à « assumer ce *moi* féminin encore quelque peu dérangeant en littérature. » La troisième quitte en 1862 l'Angleterre pour l'Égypte, et construit dans ses *Lettres d'Égypte* « une véritable mise en scène de l'hybridité culturelle ». Toutes trois « sont désireuses de connaître de l'intérieur les différents milieux sociaux qu'elles côtoient » et proposent « des exemples concrets de dialogues qui révèlent un véritable souci de rencontre et de prise en compte d'une parole autre ».

Dans l'article suivant, « Femmes voyageuses au XIX^e siècle : la possibilité d'un classement ? », Denise Brahimi s'attache à un corpus constitué des écrits de huit voyageuses, dans lequel elle constate que « seules les femmes du peuple ne sont pas représentées » et que « les conditions objectives, celles de la naissance et de la fortune, ne sont pas à elles seules déterminantes ». Dans cet ordre d'idées, « c'est l'ingéniosité de la voyageuse qui est déterminante, en même temps que son indifférence absolue au confort, *a fortiori* au luxe ». Lié à la « tentation d'une certaine virilisation physique et mentale », le voyage manifeste surtout « le peu d'intérêt des voyageuses pour les femmes d'un modèle traditionnel, enfermées, passives, laides ou coquettes mais toujours soumises. » La conclusion insiste sur « l'effet du contact avec la réalité concrète, qui dissout l'idéologie » chez ces grandes voyageuses, et sur le caractère sans doute « vain » d'un classement chez des êtres « d'exception ».

L'ouvrage se clôt sur la dernière partie, « Un autre masculin », constituée du fascinant article de Philippe Régnier « Entre deux mondes, entre deux races, entre deux sexes : La relation égyptienne de Thomas-Ismaÿl Urbain ». Ce travail, qui s'intéresse à Thomas Urbain Apolline « né libre, certes, mais hors mariage, en Guyane, en 1812, d'une mulâtresse descendante d'esclaves », met au centre de son analyse la question suivante : « Qu'est-ce que se déplacer lorsqu'on n'a pas véritablement de place ? ». Remarquons que cette question prolonge, du côté masculin, la remarque de Denise Bahimi dans l'article précédent sur l'importance de la « bâtardise sociale » chez les voyageuses françaises. Selon Philippe Régnier, le voyage en Égypte d'Urbain est « un voyage placé sous le signe de la féminité, tout entier orienté par la quête de l'être-femme et par le désir des femmes, au double sens objectif et subjectif de ce génitif : le désir qu'il a des femmes, et celui que les femmes ont de lui ». Précurseur de Damas, « identifiant son *je* lyrique au *je* d'une Noire de sa colonie », il « adopte, par le truchement de l'écriture poétique, un point de vue et, plus encore, une conscience de genre et de race ». Analysant les amours tragiques du « voyageur saint-simonien » avec l'esclave affranchie Halimeh, épouse du Dr Dussap, et leur fille Hanem, Philippe Régnier fait l'hypothèse que « C'est le déplacement du héros narrateur, du *je* viatique, de France en Égypte,

d'une famille à l'autre, qui, en transportant une structure conflictuelle et en lui procurant l'occasion d'une réplique incontrôlée, crée et noue la complexité de la situation ». Il constate également, après analyse de la conversion d'Urbain, laquelle convergerait avec le renoncement à « sa révolte lyrique », d'une part combien sa « création poétique, en somme, nécessite chez lui la double médiation du féminin et du masculin » et d'autre part combien la naissance à l'issue du voyage en Égypte « d'un nouveau sujet humain de poésie », articulé sur « la voix féminine d'Urbain », constitue « la clé de la guérison, le moyen de se donner, faute d'en posséder de naissance, une place et une identité originales », véritable « poésie postcoloniale avant la lettre ».

Le livre se clôt par un index des noms propres, la bibliographie primaire, une bibliographie critique sélective et la table des matières. L'ensemble s'adresse à des lecteurs avertis, désireux de prolonger leur réflexion sur les questions de constructions identitaires et genrées dans un corpus encore peu connu du grand public et tout à fait captivant. Les approches sont extrêmement variées, en opposition parfois, ce qui suscite la réflexion. On y apprend beaucoup sur l'identité géographique et sociale de ces femmes « d'exception », sur les « déplacements » (au sens géographique/symbolique) qui les conduisent à des prises de distance parfois violentes vis-à-vis des codes sociaux, culturels, scripturaires, tout en résistant, grâce à des auteurs tels que Christine Planté ou Denise Brahimy entre autres, à la tentation de la classification ou de l'essentialisation (des voyageuses comme des récits de voyage). En ce sens, la clôture de l'ouvrage par Philippe Régner inscrit bien l'ouvrage dans une perspective contemporaine de décroisement des genres (littéraires et sexués).

KARINE BÉNAC-GIROUX